Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 136 (1991)
Heft: 7-8

Artikel: La guerre du Golfe, quelles leçons?
Autor: Collet, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345112

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ERSCHLOSSEN EMDDOK
MF 4Ø2 1573

La guerre du Golfe, quelles leçons?

par André Collet, contrôleur général des armées (C.R.)

La guerre du Golfe a suscité d'abondantes réflexions, analyses et commentaires d'experts tant civils que militaires. Il convient de faire le tri entre toutes ces données recueillies en temps réel et de distinguer le sensationnel du réel, ce qui doit conduire à réviser certains jugements hâtifs. Qualifiée de régionale par la limitation géographique du théâtre d'opérations, elle fut d'une tout autre ampleur que les multiples conflits qui depuis 1945 ont jalonné la vie internationale tant par les effectifs (près d'un million d'hommes) et par les armements mis en œuvre que par l'intensité des opérations de destruction; à ce titre, elle a constitué un formidable polygone d'essais pour les armes nouvelles et pour les doctrines d'emploi, ce qui lui confère aujourd'hui un intérêt exceptionnel pour les états-majors et pour les industriels de l'armement.

Les pièges des chiffres

Mesurer des rapports de forces, établir une hiérarchie des puissances militaires est toujours un exercice périlleux. Si, en effet, certaines données sont quantifiables (nombre de chars, d'avions, de pièces d'artillerie), d'autres ne comportent aucun instrument de mesure (motivation, formation et degré d'entraînement de la troupe, qualité du commandement...). La guerre du Golfe en a constitué une démonstration flagrante: l'armée irakienne qualifiée la plus puissante du monde arabe et créditée d'un énorme potentiel d'armement n'a offert aucune résistance et n'a fait preuve d'aucune combativité. Quarante-deux jours de guerre dont trente-huit de guerre aérienne et quatre seulement de guerre aéroterrestre ont suffi à la coalition pour l'écraser avec des pertes extraordinairement faibles (68 morts au combat). L'armée koweïtienne, qui disposait d'un parc de chars, de missiles, d'artillerie, d'avions non négligeable, n'a manifesté aucune velléité de se défendre et le Pacte de défense mutuelle aménagé par le Conseil de Coopération du Golfe est resté lettre morte. En une nuit, quelques centaines de chars eurent raison des rares poches de résistance. L'invasion du petit Etat (17820 km^2) n'est pas sans rappeler les tristes événements de 1940.

La guerre du Golfe a confirmé les leçons de l'histoire militaire: l'efficacité d'une armée ne repose pas seulement sur ses armes, elle tient davantage à la cohésion de ses unités et au comportement de ses soldats et de leurs chefs. Seules des motivations d'un ordre élevé, la volonté de défendre l'intégrité du territoire, le sentiment d'une juste cause, l'audace et l'esprit d'initiative forment le moral et la combativité d'une troupe; la dynamique d'une armée réside dans la foi dans ces valeurs supérieures. L'écroulement comme un château de cartes de l'armée irakienne n'est sans doute pas encore pleinement élucidé (des erreurs stratégiques inexplicables ont été commises); son comportement a cependant traduit l'absence d'une dynamique interne et d'une détermination de se battre.

L'affrontement de deux conceptions stratégiques

La guerre du Golfe a vu s'affronter deux systèmes militaires et deux conceptions stratégiques. L'armée irakienne, organisée, équipée, formée aux normes de l'armée rouge et profondément imprégnée des leçons de la guerre contre l'Iran, a conduit une guerre typiquement du modèle soviétique. A base d'infanterie avec un important potentiel d'artillerie et de blindés, elle a joué la guerre de position qui depuis le siège de Stalingrad est considérée par les Russes

comme l'art le plus achevé de la guerre terrestre. Elle escomptait que son artillerie épuiserait l'assaut des masses de blindés alliées freinées par ses défenses antichars échelonnées en profondeur. Une stratégie exclusivement statique, démunie de toute vélléité de manœuvre: à aucun moment elle n'a pris l'initiative d'une action aérienne alors qu'elle disposait d'une aviation bien équipée et entraînée ni d'une action terrestre avec ses divisions lourdes – elle disposait de chars très performants tel le T72 de fabrication soviétique. Elle a conduit la guerre dans des conditions surprenantes, voire mystérieuses, qui se sont finalement révélées désastreuses. En s'arc-boutant au Koweït transformé en camp retranché, elle a joué jusqu'au bout une stratégie archaïque dont l'histoire a cependant largement démontré les effets pervers.

L'armée de la coalition a mis en œuvre un scénario qui, sur le plan stratégique, était inspiré de celui des débarquements de 1944 et des plans d'opérations préparés pour conduire une guerre en Europe s'il l'avait fallu: une stratégie qui se refuse au choc frontal avant d'avoir usé l'adversaire en l'écrasant sous un déluge de feu. Des bombardements aériens intensifs détruisirent les centres nerveux de la défense irakienne (centres de commandement et de transmission), ses moyens d'attaque (pistes, bases, avions au sol, infrastructure) et toute sa logistique (dépôts de carburant, munitions, matériels). Puis la zone à conquérir fut isolée par la coupure des voies de communication des premières lignes (ponts sur le Tigre et l'Euphrate, comme en 1944 les ponts sur la Loire et sur la Seine). La grande manœuvre d'assaut commencée le 17 janvier et terminée le 28 février fut lancée alors que toutes les conditions de sa réussite se trouvaient réunies en évitant le scénario auquel l'état-major irakien s'attendait: une attaque venant du sud sous la forme d'une opération amphibie avec un débarquement de Marines sur les côtes koweïtiennes – hypothèse que l'état-major allié a entretenue par une gigantesque opération d'intoxication avec la complicité de la presse. La manœuvre d'assaut de la plus formidable machine de guerre réunie depuis la Deuxième Guerre mondiale a consisté dans la combinaison complexe d'une énorme puissance de feu et de mouvements rapides et amples – un montage difficile exécuté avec virtuosité.

L'AMX-10 RC équipait notamment le 1er régiment étranger de cavalerie de la division Daguet.

La victoire alliée ne doit pas occulter un fait riche d'enseignements: la capacité de résistance d'un pays confronté pendant plus d'un mois à la plus formidable offensive aérienne menée depuis la Deuxième Guerre mondiale. Malgré un pilonnage sans précédent, l'Irak a pu préserver une grande partie de ses moyens vitaux. Les éléments déterminants de sa survie ont tenu à l'ampleur de ses moyens de protection (installations enterrées quasi invulnérables) et au recours avec un art consommé au camouflage et au leurrage. Un autre élément a été la mobilité de ses lanceurs Scud. Fort heureusement, l'attaque foudroyante alliée ne lui a pas permis d'utiliser ses moyens de riposte contre la coalition, mais ceux-ci ont été engagés ensuite pour réduire les oppositions internes, kurde au nord, chiite au sud.

La victoire de la technicité

Sur le plan stratégique, la guerre du Golfe a été conduite suivant le vieux principe de la supériorité du pouvoir de destruction; de ce point de vue, elle porte l'empreinte des Américains, maîtres d'œuvre de la coalition. Sur le plan des armements, en revanche, elle a comporté de brillantes innovations. Celles-ci ont, cependant, été très limitées; ce sont des matériels déjà anciens et l'usage de moyens massifs et aveugles rappelant la guerre du Vietnam qui finalement se sont révélés les plus décisifs: le pilonnage des arrières de l'Irak par les B-52, avions de plus de trente ans d'âge, et par les pièces d'artillerie des cuirassés jumeaux *Missouri* et *Wisconsin*, bâtiments datant de la Deuxième Guerre mondiale. Parmi les moyens nouveaux, deux préfigurent les scénarios des guerres du XXIe siècle: le missile antimissile et les satellites de renseignement.

Une mutation durable du rapport missile-antimissile

Plus que toute autre, la guerre du Golfe restera dans l'histoire comme le plus vaste engagement de moyens de guerre électronique. Les missiles de croisière navals Tomahawak et les missiles antiaériens Patriot qui ont connu leur première utilisation opérationnelle ont été les vedettes incontestées de la campagne. L'utilisation des équipements électroniques a permis à l'aviation d'opérer des frappes chirurgicales pour la destruction des rampes de lancement de Scud, ouvrages d'art, aérodromes, usines chimiques... Les Patriot ont joué un rôle politique inattendu: s'ils ne s'étaient pas révélés aussi efficaces, Israël n'aurait pu résister à la provocation de Bagdad (38 furent tirés en direction du territoire israélien, la plupart interceptés). Du point de vue militaire, les Patriot ont administré la preuve qu'un missile peut être intercepté avant qu'il n'atteigne la zone de son objectif. Le duel Scud-Patriot a été l'affrontement de deux techniques, l'une soviétique, l'autre américaine, à peu près contemporaines quant à leur conception – dans les années soixante –, mais le Scud est demeuré une arme d'une précision sommaire – cependant redoutée – alors que le Patriot a bénéficié de perfectionnements qui lui ont conféré une efficacité remarquable, lui promettant une brillante carrière.

La guerre du Golfe a alerté les états-majors sur la nécessité de disposer dans un conflit d'armes défensives de ce type susceptibles d'éviter les ravages insupportables d'engins offensifs adverses tenus jusqu'ici pour imparables. Le Patriot conçu initialement pour assurer, dans le cadre de l'architecture spatiale de l'IDS, le dispositif d'interception terminale des ogives nucléaires va devenir une pièce maîtresse des systèmes défensifs conventionnels.

Le rôle majeur du renseignement

L'efficacité du dispositif défensif allié a résulté de la combinaison très étroite de l'antimissile Patriot et du système de renseignement aérien et spatial ultrasophistiqué qui a bénéficié d'un atout rare, l'absence de défense aérienne et antiaérienne de l'adversaire. Au-dessus du Golfe, les Etats-Unis disposaient d'une panoplie de satellites d'observation, d'écoute, de détection de tirs de Scud et de suivi de leurs trajectoires. Ces satellites, en orbite géostationnaire à quelque 36 000 kilomètres de la terre, étaient couplés de moyens aériens dont les avions Awacs de détection électromagnétique qui quadrillaient en permanence le champ de bataille. La réussite des

interceptions de Scud a finalement résulté de l'étroite combinaison de moyens de technologie avancée terrestres, aériens et spatiaux.

Les moyens de recueil de renseignements tactiques (embarqués à bords d'aéronefs et utilisables directement aux échelons d'exécution) et stratégiques (constitués par les satellites prépositionnés pour couvrir la totalité de la surface terrestre) joueront un rôle toujours plus important dans la gestion des crises. En l'état actuel de la technique, de tels moyens demeurent le monopole des puissances industriellement avancées, les Etats-Unis entre autres. Plusieurs pays avaient déjà pris conscience avant le conflit de la nécessité de se doter de satellites. La France s'est engagée sur cette voie avec la participation de l'Italie et de l'Espagne. Le satellite d'observation et de reconnaissance Hélios dont l'architecte d'ensemble est le Centre national d'études spatiales et l'architecte industriel Aérospatiale sera lancé par Ariane 4 à la fin de l'année 1994. Il répondra aux besoins des opérations éloignées du territoire national.

Une armée hautement professionnelle

Le paramètre de la qualité des armements a joué en permanence en faveur de la coalition. Cependant, ce qui a manqué à Saddam Hussein, ce n'était pas de meilleurs matériels, mais de bons soldats. Du côté de la coalition, la bataille a été exécutée avec maestria par une armée hautement professionnelle, sous la conduite de chefs remarquables – un grand nombre étaient des anciens du Vietnam. La création de la Rapid Deployment Task Force destinée à intervenir à bref délai partout dans le monde a permis aux Etats-Unis de disposer immédiatement d'un instrument de guerre absolument remarquable. En quelques mois, grâce à l'organisation d'un gigantesque pont aérien, un demi-million d'hommes ont été déplacés sur 15 000 kilomètres. La France, déjà présente dans la région avant le conflit, a mis en place quelque 14 000 hommes dont un groupe aéronaval; le dispositif Daguet sous contrôle opérationnel du 18e CA US a participé à la manœuvre d'enveloppement des forces irakiennes.

La guerre du Golfe a relancé le problème de la professionnalisation du service militaire. Sans doute la défense du territoire national est-elle l'affaire de tous, elle ne peut être confiée à un groupe de professionnels mais à la nation entière – elle justifie la levée en masse. Par contre, les actions de politique extérieure soudaines, lointaines, limitées, qui exigent des qualités bien déterminées, disponibilité, mobilité, compétence, haut degré d'entraînement, doivent être assurées par un «corps d'intervention». Une telle distinction entre les conflits conduit à une révision du service militaire: si elle ne doit pas déboucher sur une véritable armée de métier, elle doit conduire à un taux plus élevé de professionnels. Entre le tout-conscrit et le tout-professionnel, un compromis doit être trouvé.

A. C.

Place aux profiteurs d'abandon, aux débrouillards de la dépendance.

Général de Gaulle, 1948